

Il faisait un froid de gueux, pas de vent, seulement du froid sur la jetée de l'hôpital. Le chien hérissait ses poils, il semblait avoir doublé de volume. Depuis plusieurs jours on m'avait autorisé à mettre le nez dehors, une couverture sur les épaules, les mains glissées dans des mouffles en laine fournie par l'administration. Des mouffles tricotées par des bonnes femmes des environs pour les indigents du sanatorium, tricotées avec du gros fil de couleur qui laissait passer le froid à travers ses mailles. J'étais donc obligé de cacher mes mains sous la couverture.

Pya s'était couverte d'une espèce de parka fourrée, trouvée dans un vieux stock militaire, lui même abandonné, quand l'hôpital avait dû servir de base arrière où les blessés s'étaient alors amoncelés dans une sorte de flot permanent de corps entassés, enterrés, remplacés par d'autres corps, d'autres cadavres, d'autres à moitié vivants, à moitié morts.

Avant ces promenades à l'air libre, nous avions exploré, Pya et moi, les recoins de l'hôpital. Le rythme des soins nous permettait d'aller et venir comme bon nous semblait à l'intérieur des bâtiments. Tant que nous étions présents aux heures prévues pour les toilettes, les piqûres, les prises de médicament, le personnel soignant se désintéressait totalement de notre sort.

En dehors des couloirs méticuleusement nettoyés, recouverts de leur carrelage blanc, si nous nous éloignons de ces lieux où flottaient les odeurs de désinfectant, nous nous retrouvions rapidement dans des ambiances de moisi, de salpêtre. J'y déambulais, tenant le bras de Pya. Nous nous étions autorisé ce contact, un contact d'éclopés poussant les portes donnant sur des étages désertés, grim pant des escaliers aux marches de bois. Au bout d'un couloir, éclairé par des fenêtres encrassées de fientes de pigeons, qui faisaient comme des tas blanchâtres et gris sur leur rebord, nous avons pénétré dans la salle des archives. Les archives : des armoires, des longues tables recouvertes de piles de papiers. Rien

d'intéressant. Des dossiers cartonnés de poussière, des listings avec des dates d'un passé qui nous était totalement inconnu, des amas de dossiers médicaux dont les termes renvoyaient à un savoir qui n'évoquait rien pour nous. Il n'y avait rien là qui pouvait enclencher notre imagination. La seule saleté du temps accumulé pesait sur le sol, sur les meubles comme une gangue comateuse. Bien sûr nous aurions pu y voir des fantômes, des esprits errants d'âmes romantiques s'extirpant de notre propre histoire, autant de témoignages éclairant le présent. Mais Pya et moi n'y percevions aucun écho, aucune parole reconnaissante. Seul le roulement de quelques chariots médicalisés, ou des conversations étouffées d'infirmiers venant des étages inférieurs, traversait le plancher, mais absolument rien ne transpirait de ce tombeau compact et cadavérique.

Le noyau de l'hôpital, là où s'activait toute une société de patients et de médecins, était surmonté de ce couvercle de vieilleries, une coque faite de relents d'une époque écroulée. S'étaient étalés là, ou rangés comme des sarcophages bien droit contre les murs, les restes d'une civilisation étrangère, un monde englouti par son propre oubli. Notre seule crainte, que le plancher ne s'écroule et que d'un coup cette espèce de sablier poussiéreux ne se déverse sur les étages inférieurs, submergeant les salles de soin, les chambres, dans un brouillard de vieilleries, recouvrant d'un coup tous ceux en dessous qui se débattaient encore, parfois dans un ultime sursaut pour rester en vie, pour avancer toujours, jour après jour, rester en vie le plus longtemps possible pour ne pas, soi-même, se retrouver entreposé dans les greniers de l'amnésie, dans de grises et pulvérulentes salles vides.

C'est là, par défense, que nos mains se sont effleurées, d'abord le dessus, la peau contre la peau, puis les phalanges qui se cherchent, les paumes qui se tournent l'une vers l'autre et les doigts qui arrivent à se croiser, se saisir, s'embrasser.

Mais, nous avons chacun gardé notre regard pour nous-mêmes, notre regard tourné vers nous-mêmes.

Il faisait donc un froid de gueux, et j'avais désormais envie de glisser mes mains sous la parka de Pya, là où il y avait ses seins, deux seins bien ronds que j'imaginai, peut-être un peu lourds ou juste ronds, deux seins chauds dans la froidure de la jetée.

Mais Pya s'appuyait sur ses béquilles, le chien sautait dans tous les sens, heureux d'enfin pouvoir s'échapper de la remise où le gardien du sanatorium l'avait maintenu avec une corde longue en attendant que je puisse sortir, et moi je gardais mes mains au chaud sous la couverture.

Mon épaule se refermait, j'arrivais désormais à lever les bras, je retrouvais du mouvement et, le handicap s'éloignant, mes envies revenaient. Au rythme de ma reprise de chair, mon regard sur Pya se transformait en désir de peau. Elle le savait bien.

Nous nous étions donné rendez-vous, nous le savions. Un jour ou l'autre. Pour le moment nous étions encore trop vieux, trop fatigués, par la médecine. Nos corps ne nous appartenaient plus. Manipulés, pansés, piqués, nettoyés, récurés, aseptisés, effectivement nous ne sentions rien.

J'ai arrêté le chien dans son élan, je l'ai attrapé par le cou et j'ai plongé ma tête dans ses poils. Une odeur avec ce relent de terre, rien à voir avec le moisi sec des greniers, là le sang chaud qui coule, la respiration chargée de l'animal, mélange d'haleine intérieure et de viande, l'humidité de la sueur.

Pya l'a caressé entre les oreilles, elle a senti ses doigts, elle m'a souri.

*- Il sent bon, le chien.*

Il faisait un froid de gueux .